



Pour découvrir
le monde et ses cultures

Michel-Ange, l'incomparable

Pascal Bonafoux

Ecrivain et critique d'art. Professeur d'histoire de l'art à l'université.

Après la restauration de la chapelle Sixtine, achevée en 1990, un amateur s'est désolé de devoir constater que le nettoyage des fresques « conduisait à une remise en question radicale de la compréhension traditionnelle de Michel-Ange ». Or, cette « compréhension traditionnelle » a-t-elle jamais été, siècle après siècle, autre chose que malentendus, débats et contradictions ? C'est pourquoi, désirant mieux appréhender cet inimitable artiste, nous nous sommes adressés à Pascal Bonafoux, qui a publié L'Europe de l'art aux éditions Assouline .

Comme peu d'autres, l'œuvre de Michel-Ange n'a cessé de provoquer maints commentaires, des exégèses les plus complexes, si ce n'est les plus obscures, à des interprétations religieuses, si ce n'est mystiques. Irréductibles les uns aux autres, tout comme le sont les jugements. Irréductibles aussi les avis de poètes : si Goethe assure que « l'assurance et la virilité du maître, sa grandeur d'âme vont au-delà de toute expression », Shelley note quelques années plus tard : « Il me semble qu'il ignora le sens de la dignité morale et de la grâce. » Et de conclure : « Quant à la force qui lui a valu tant d'éloges, elle m'apparaît comme une qualité grossière, extérieure et mécanique. »

Humble dans sa foi...

Il y a dans la chapelle Pauline, consacrée au Vatican en 1540, la dernière fresque peinte par Michel-Ange, la *Crucifixion de saint Pierre*, achevée sans doute en 1550, en face de la *Chute de saint Paul*, terminée cinq ans plus tôt. Sur le bord droit de cette fresque, un homme se tient debout. Tête inclinée, paupières baissées, bras croisés sur la poitrine, les jambes pliées semblant ébaucher une gémissement, il s'incline auprès de l'apôtre Pierre dont les bourreaux dressent la croix. Comme ceux du Nicodème de la Pietà qu'il sculpte encore en 1553, les traits de cet homme sont ceux de Michel-Ange même — humble disciple qui salue saint Pierre. Si dans cette chapelle voulue par le pape Paul III, Michel-Ange peint son portrait dans la fresque consacrée à Pierre et non parmi les personnages qui entourent Saül tombé de cheval, Saül aveuglé par la présence de Dieu, Saül devenu Paul, c'est parce que, avec cette peinture qu'il sait devoir être la dernière, il veut laisser cette image de lui-même auprès des successeurs de Pierre qu'il n'a cessé de servir depuis que Jules II l'a appelé à Rome en 1505 — entre la naissance de Michel-Ange à Caprese le 6 mars 1475 et sa mort à Rome le 18 février 1564, treize papes se sont succédé...

L'humilité qu'exprime l'attitude de Michel-Ange auprès de Pierre ne concerne que sa foi.

... mais sûr de soi, voire arrogant à l'égard des papes

Lorsque Jules II semble se désintéresser du tombeau qu'il lui a commandé, il n'hésite pas à lui écrire en avril 1506 : « Je fais savoir à Votre Sainteté que, dorénavant, si Elle me veut, Elle devra me faire chercher partout ailleurs qu'à Rome. » Loin de laisser éclater sa colère, le pape envoie aux autorités de Florence cette lettre : « Le sculpteur Michel-Ange, qui nous a quitté sans raison et sur un coup de tête, craint, d'après de que nous pouvons comprendre, de revenir ; nous n'avons rien à lui reprocher, car nous connaissons l'humeur des hommes de ce genre. Pourtant, pour qu'il abandonne tout soupçon, nous faisons appel aux bons sentiments que vous nous portez pour que vous vouliez bien lui promettre, de notre part, que, s'il revient, il ne sera ni mortifié ni injurié par nous et que nous manifesterons de nouveau la même faveur apostolique dont il jouissait avant son départ. » Élu pape en 1503, Jules II, qui meurt le 21 février 1513, mesure plus qu'aucun autre de

ses prédécesseurs quelle puissance et quelle gloire confèrent les œuvres comme celles que Florence a commandées. C'est par sa volonté que le mouvement mis en branle à Florence se prolonge à Rome. Ce pape pour lequel Bramante conçoit, en particulier pour l'architecture de Saint-Pierre, une monumentalité nouvelle, pour lequel Raphaël peint, ne peut admettre que la puissance singulière de Michel-Ange ne soit pas à son service.

Presque un demi-siècle plus tard, le pape Paul IV, qui prend en 1555 la succession de Marcel II, est loin de l'assurer d'une « même faveur apostolique »... C'est que le *Jugement dernier* lui est intolérable. Inaugurée le 31 octobre 1541, la fresque avait provoqué alors la stupeur du pape Paul III qui s'agenouilla et implora Dieu de lui remettre ses péchés, de lui épargner l'horreur de la damnation. Le cardinal Carafa, quant à lui, a été d'emblée de ceux qui fustigent l'indécence d'une œuvre tenue par l'Arétin « pour une mascarade, tant est bafouée la décence chez les martyrs et chez les vierges ». Or c'est ce cardinal Carafa qui est devenu Paul IV... Il fait donc savoir à Michel-Ange qu'il veut rendre le *Jugement dernier* « convenable ». À la volonté du pape, Michel-Ange répond par ces mots : « Allez dire au pape que c'est un problème mineur et qu'il est facile de la rendre convenable ; qu'il fasse du monde un endroit convenable et la peinture suivra le même chemin. » Personne, dans l'Église qui doit tenir tête à la Réforme qui a commencé de déchirer la chrétienté il y a presque quarante ans, ne peut plus admettre la justification du peintre qui répond aux accusations par cette question : « Quelle intelligence serait assez inculte pour ne pas voir que le pied de l'homme a plus de noblesse que son soulier, que sa peau est plus noble que ses vêtements ? » Quelques mois avant la mort de Michel-Ange, une commission présidée par un cardinal, pour respecter les décisions prises lors du concile de Trente qui s'est achevé en décembre 1563, prend la décision de faire repeindre cet inacceptable *Jugement dernier* — mission confiée à Daniele Ricciarelli da Volterra, dont la postérité ne retient que le surnom que lui vaut cette tâche, le *braghettonne*...

Peintre ou architecte, une même approche

Cette peau, la nudité du corps, le corps même est le thème essentiel de son œuvre, y compris lorsqu'il est architecte. Dans l'un des rares textes qu'il ait écrit à propos de l'architecture, Michel-Ange conclut par ces mots : « Il est certain que les membres d'une architecture restent en liaison avec les membres du corps humain : celui qui n'a jamais été un bon maître de la figure, et donc de l'anatomie, n'y peut rien comprendre. » Cette certitude était celle déjà de Leon-Battista Alberti ; après avoir publié en latin en 1435, en italien en 1436, le premier traité de peinture de l'histoire de l'Occident, *De Pictura*, il donne en 1452 l'un des premiers traités d'architecture, *De re aedificatoria*, et affirme sans ambages que « l'homme peut ce qu'il veut ».

Michel-Ange a la même certitude que lui. Né en 1475, trois ans après la mort d'Alberti, il est formé dans l'atelier de Ghirlandaio, à Florence où, à la suite des premiers débats humanistes, les arts ont été, avec Brunelleschi, Donatello, Masaccio, le signe d'une Renaissance — mot que l'histoire ignore avant Jules Michelet. Selon Vasari, trois éléments ont conféré à Florence un rôle décisif : « Le premier était que beaucoup de gens y étaient extrêmement critiques, parce que l'air inclinait à la liberté de pensée, et qu'on ne se satisfaisait pas d'œuvres médiocres. Le secosprit et de son jugement car Florence n'était pas située au milieu d'une vaste campagne fertile, de sorte que l'on ne pouvait pas y vivre à peu de frais, comme dans autres endroits. Le troisième était l'aspiration à l'honneur et à la gloire que l'air suscite chez les hommes de toutes professions. »

Michel-Ange, appelé à Rome alors qu'il a trente ans, reprend à son compte toutes ces exigences de Florence. Ce n'est pas un hasard si, en 1556, un Florentin lui rend cet hommage : « Vous, si bien avant vous et à votre époque même certains se sont honorablement illustrés dans tel ou tel art, vous avez été le premier à les pratiquer tous avec le même succès, en sorte que vous demeurerez un modèle inimitable. »

Des œuvres incomparables

« Inimitable » parce que, année après année, ses œuvres sont incomparables à aucune autre. Lorsqu'il sculpte un *Bacchus* en 1497 et 1498 — il a vingt-deux, vingt-trois ans alors —, nul n'a plus depuis l'Antiquité taillé dans le marbre la moindre statue d'une divinité païenne. Incomparable *Bacchus*...

En 1497, il accepte la commande d'une *Pietà* qu'un cardinal-ambassadeur de France exige pour son tombeau romain ; sujet courant dans l'Europe du Nord, rare encore en Italie ; sur la ceinture qui barre la poitrine de la Vierge, pour la première fois, pour la dernière fois, Michel-Ange grave sa signature : AGELUS. BONAROTUS. FLORENTIN. FACIEBAT. À ceux qui lui reprochent une mère trop jeune pour avoir un fils de trente-trois ans, il répond par ce vers du *Paradis* de la *Divine Comédie* de Dante : « O Vierge mère, fille de ton fils... » Incomparable *Pietà*...

Lorsqu'en 1501, Michel-Ange rentre à Florence pour y achever le *David* que la Seigneurie attend de lui, c'est un autre défi qu'il relève. Le bloc de marbre apporté à Florence a été taillé et abandonné par Agostino di Duccio en 1460 ; et depuis quarante ans, nul n'ose prendre le risque de sculpter un bloc qui semble avoir été abîmé encore par une tentative d'Antonio Rosselino. En janvier 1504, il reste à une commission de peintres et de sculpteurs à décider de l'emplacement de la première statue colossale qui ait été taillée dans un seul bloc depuis l'Antiquité, dont Michel-Ange vient de faire le symbole de la puissance inébranlable de la République florentine. Incomparable *David*...

En 1538, Michel-Ange dresse sur un nouveau socle au centre de la place du Capitole la seule statue équestre de l'Antiquité qui n'ait pas été détruite, celle de Marc Aurèle — que l'on croit encore alors être celle de Constantin. Et il conçoit de part et d'autre du palais du Capitole même des façades symétriques qu'il dessine comme il dessine la rampe qui mène à la place sur le flanc de la colline. Nul n'a encore imaginé pareil ensemble dans une ville. Avec cette place du Capitole commence l'histoire de l'urbanisme. Incomparable Michel-Ange...

Reste à s'en tenir à ces mots de Lamartine : « On commence par le trouble, on arrive à l'enthousiasme, on finit par l'anéantissement. Michel-Ange a dépassé l'homme... »

Pascal Bonafoux

Septembre 2000

Copyright Clio 2016 - Tous droits réservés

Bibliographie



Le Temps des génies : 1500-1540
L. Heydenreich et G. Passavant
L'Univers des formes
Gallimard, 1974



Michel-Ange
Michel Marnat
Gallimard, 1974